

paroisses, quatre articles de la section « migration » portent sur la mesure de la mobilité géographique et sont un peu plus complexes sur le plan mathématique que ceux des sections précédentes. La section « migration » se termine par une leçon sur les tests statistiques utiles en démographie historique ( $\chi^2$ , coefficient de corrélation et droite de régression). Finalement, le volume compte deux études locales où l'information des registres est combinée à d'autres indices socio-économiques afin de permettre une histoire plus complète et mieux articulée de deux paroisses.

Les différents articles, on s'en doute, sont de valeur inégale. Chacun des auteurs y est allé au mieux de ses connaissances. Beaucoup offrent des pistes de recherche pertinentes et des interprétations qui traduisent une bonne connaissance des coutumes locales anglaises d'enregistrement des faits d'état civil. Le travail accompli est donc extrêmement précieux; avant d'atteindre les généralisations plus globales, il est nécessaire de se pencher sur les facteurs locaux d'explication et de faire une critique minutieuse des sources de donnée.

Le volume remplit le rôle qu'on lui a dévolu et qu'il ne faut pas mésestimer. Il saura sûrement susciter de l'intérêt pour la démographie historique en Angleterre. À cet effet, il faut signaler l'excellente introduction de Michael Drake qui, en guidant le choix d'une paroisse pour qui veut en entreprendre l'étude, illustre bien les précautions à prendre pour aboutir à une analyse substantielle et non biaisée. Le volume se prête, selon nous, beaucoup moins bien à une diffusion internationale. Il ne saurait intéresser qu'un nombre limité de chercheurs spécialisés soit dans les études locales anglaises soit dans les registres paroissiaux.

François NAULT  
Université de Montréal

\* \* \*

HERVÉ COUTEAU-BÉGARIE — *Le phénomène « Nouvelle histoire ». Stratégie et idéologie des nouveaux historiens*. Paris, Economica, 1983. 345 p.

Un livre sur la « Nouvelle histoire » était destiné tout naturellement à être confus tout autant par sa méthode que par son objet. Ni l'histoire des sciences humaines, en effet, ni la sociologie des savoirs n'ont une méthode et des paradigmes bien établis. En outre, à l'époque de l'éclatement des disciplines et des remises en question idéologiques, dans des domaines où l'idéologie et la polémique s'imbriquent facilement avec la rationalité pure et la confrontation rigoureuse au réel, si l'on ne distingue pas toujours bien un historien d'un démographe, un sociologue d'un anthropologue, il est encore plus difficile d'établir la taxonomie des divers courants de pensée qui parcourent le champ des sciences humaines et d'en identifier les tenants.

Hervé Couteau-Bégarie s'est jusqu'à un certain point bien tiré des multiples écueils qui jalonnaient la réalisation de son projet. Il n'a manqué ni d'audace, ni de courage. Non seulement, en prenant une distance critique vis-à-vis un mouvement qu'il dépeint à juste titre comme une institution jalouse de son image positive, voire glorieuse, mais aussi en appliquant les schèmes de la science politique à l'institution scientifique.

L'auteur, en effet, présente le mouvement des *Annales*, ce courant historiographique né en France au cours des années 1930, inspiré à l'origine par Lucien Febvre et Marc Bloch, animé par la suite par Fernand Braudel, et regroupé autour de la revue *Annales E.S.C.*, comme une tentative, un projet, plus ou moins conscient et délibéré, de prise de pouvoir au sein des institutions scientifiques et éducationnelles, voire culturelles au sens large, de la France. Certes, et c'est ce qui fait l'intérêt et la force de cet ouvrage, l'auteur ne cherche

pas à déprécier la valeur intellectuelle des travaux des historiens qui se rattachent plus ou moins directement à ce courant. Cette valeur étant d'ailleurs un préalable quasi absolu au rayonnement de ces historiens, et à l'influence qu'ils ont eue et ont encore dans la communauté historique en France et dans le monde en général. Mais il montre aussi qu'ils se sont imposés grâce à des comportements et des stratégies organisationnelles et fonctionnelles visant à la prise et à la conservation du pouvoir dans les institutions et auprès de l'opinion. Autrement dit, l'influence de ces historiens, n'est pas le seul résultat de leur activité scientifique, ce qu'une vision idyllique et naïve de la science pourrait inciter d'aucuns à penser, mais le résultat, également, d'une entreprise de poursuite et d'affirmation du pouvoir.

L'ouvrage est divisé en trois grands chapitres. Dans le premier, l'auteur analyse le « projet pour une histoire nouvelle », « son épistémologie et sa stratégie externe », ce que nous appellerions pour notre part la philosophie de la connaissance historique qui sous-tend, implicitement ou explicitement, cette conception de l'histoire. Les fondateurs du mouvement ont enrichi l'histoire en lui donnant un cadre conceptuel, l'histoire-problème, et en préconisant l'ouverture et les emprunts tous azimuts, le « recours systématique » aux sciences humaines. Plus encore, ils lui ont défini un contenu, une base théorique destinée à faire de l'histoire la première des sciences sociales : « une science globale », avec des prétentions à la totalisation des espace-temps ; « une science dynamique », c'est-à-dire dont l'objet passe du niveau des faits particuliers à celui des phénomènes de longue durée plus appropriés à des généralisations de caractère scientifique, qui se parachèvent sans cesse en suivant le développement de la connaissance ; une science quantitative, dans la mesure où l'étude des phénomènes de longue durée autorise l'analyse des faits en tant qu'éléments de séries, dont les caractères sont mathématisables. L'auteur ne se gêne pas pour critiquer les points plus discutables de cette conception de la connaissance historique de la nouvelle histoire. Les critiques, la plupart du temps, sont loin d'être dénuées de pertinence. Malheureusement, elles souffrent de l'absence d'un cadre de référence explicite. En effet, si elles mettent bien en relief les insuffisances et les ambiguïtés de certaines positions, elles ne sont pas faites en vertu d'un modèle alternatif, d'une solution de rechange épistémologique. Il est vrai que l'auteur n'analyse pas la conception de l'histoire du mouvement des *Annales* en fonction d'une conception de l'histoire, dans le but de faire progresser la théorie de l'histoire, mais de postulats et d'hypothèses appartenant à la science politique, en vue de montrer que le discours des premiers animateurs du mouvement était motivé par l'ambition d'occuper une position dominante dans le champ épistémologique, d'où ces prétentions à la totalisation et à la scientificité, qui les incitent à donner la préférence à un objet déployé dans la longue durée, qui donne donc plus facilement prise aux généralisations et à la quantification.

Dans le second chapitre, l'auteur passe des textes théoriques aux travaux proprement dits de recherche historique réalisés sous l'égide du mouvement. Il analyse tout d'abord le contenu couvert par les oeuvres elles-mêmes, « le territoire des nouveaux historiens », en montrant quels en sont les points forts et les limites, les apports réels et ce qui a été négligé et laissé de côté. Puis, il dégage trois caractères majeurs de ce qu'il appelle « l'idéologie des nouveaux historiens », et que nous nommerions pour notre part leur philosophie de l'histoire, leur conception de l'objet de connaissance historique : « une histoire des masses », « une histoire économiste », « une histoire marxiste ? »

Le point d'interrogation suivant l'expression « histoire marxiste ? » renvoie à l'ambiguïté, bien analysée par Couteau-Bégarie, des rapports entre la nouvelle histoire et le marxisme, rapports épistémologiques d'une part puisque l'historien ne peut ignorer les apports des conceptualisations marxistes sans adhérer totalement à cette idéologie qui constitue à la limite la négation même d'une historicité ouverte puisque ses postulats en déterminent a priori l'infrastructure, rapports politiques d'autre part, dans la mesure où le discours des nouveaux historiens a dû s'ajuster à la position dominante, mais non monopolistique, du marxisme dans la culture des intellectuels français. Or, cette préoccupation d'intégration, de promotion, voire de domination dans les institutions culturelles françaises, serait considérable selon l'auteur. Il en fait la démonstration dans le troisième chapitre.

Ce dernier chapitre est le plus directement et le plus explicitement relié à la thèse de l'auteur. Les fils tendus précédemment pour expliquer telle ou telle position théorique ou réalisation pratique se rejoignent de manière à illustrer ce phénomène de prise et de conservation du pouvoir institutionnel dans la Cité des sciences humaines. L'auteur décrit tout d'abord les assises institutionnelles du groupe : dans un premier temps les *Annales* et la VI<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études, et par après l'Université comme telle, l'édition et les médias. Il met bien en relief comment ceux qui s'identifient au groupe s'appuient mutuellement, qui, pour une position importante, une publication dans une collection à grand tirage, tel autre par un compte rendu favorable dans une revue prestigieuse ou à la télévision. L'auteur examine ensuite quelques « aspects » de cette « position hégémonique » : l'éclatement inévitable qui découle de l'importance numérique même du groupe, de la diversité des intérêts et des nuances méthodologiques qu'il accueille, de l'étendue des ramifications institutionnelles où ses fidèles déploient leur activité; le fait que les historiens des *Annales* se soient approprié une position dominante non seulement au plan de la production historique scientifique et érudite mais aussi à celui des ouvrages de vulgarisation et des manuels scolaires. Dans la troisième partie du chapitre, il explique comment le groupe, comme tous ceux qui vivent une histoire analogue, a tendance à reconstruire sa propre histoire en dévalorisant ces prédécesseurs, en excluant, plus souvent qu'autrement par le silence, les opposants et les infidèles, et en récupérant ceux dont l'importance scientifique et culturelle des travaux nuirait à l'image du groupe s'ils n'en étaient pas. Le cas le plus fameux, à cet égard, étant celui de Philippe Ariès, l'historien des mentalités, que les historiens des *Annales* se sont annexés après l'avoir ignoré, voire dédaigné.

Les exemples cités sont assez nombreux, les relations entre les différents éléments de la thèse suffisamment claires pour convaincre le lecteur qu'il existe un phénomène social et culturel manifeste qui identifie le mouvement de la Nouvelle Histoire et caractérise l'activité de ses protagonistes; et que ce phénomène en est un tout autant de production théorique et pratique probante et significative relative au passé humain que d'accaparement du pouvoir et de l'influence dans les institutions, ce qui l'apparente à des phénomènes sociologiques analogues de mouvement social dominant.

Au plan méthodologique, on est toutefois dans l'ordre d'une hypothèse plausible, d'une manière défendable de se représenter et d'expliquer les choses, et non d'une théorie qu'une confrontation méthodique au réel aurait permis de confirmer. Mais c'est là le lot des sciences humaines dès lors qu'elles s'occupent d'historicité, de l'évolution des activités humaines, de leur enchaînement et de leur signification, vers un futur indéterminé. Même, comme c'est le cas ici, quand la démonstration emprunte son modèle de référence à la science politique, elle reste prisonnière des contraintes d'un objet saisissable certes, mais indéterminable parce qu'indéterminé.

Guy MASSICOTTE  
Université du Québec à Rimouski

\* \* \*

G. V. SCAMMELL — *The World Encompassed: The First European Maritime Empires c. 800 - 1650*. Berkeley and Los Angeles: University of California Press, 1982. Pp. xiv, 538.

*The World Encompassed* is made up of nine chapters. The first describes Norse expansion over the seas of Northern Europe and the North Atlantic. The last chapter is about England. Between are chapters on the German Hanse cities, Venice, Genoa, Portugal, Spain,